

L'image satirique comme arme de propagande massive

Dès le 16 octobre, le Musée international de la Réforme à Genève présente une exposition consacrée aux images satiriques du XVI^e au XVIII^e siècle. Explications avec le professeur Frédéric Elsig

Le 3 janvier 1521, Luther est excommunié et rompt définitivement avec l'Eglise catholique. Après avoir fait une démonstration de force en brûlant publiquement la bulle pontificale émise à son encontre, il redouble de vindicte et publie un pamphlet intitulé *Passional Christi und Antichristi*, qui équivaut à une déclaration de guerre. S'appuyant sur le talent du peintre et graveur Lucas Cranach, qui allait devenir son illustrateur attitré, le réformateur allemand met en regard des épisodes de la vie du Christ et leur perversion par le pouvoir pontifical. C'est un tournant dans l'histoire des idées. Pour la première fois, en effet, l'image devient le principal vecteur de la propagande religieuse.

SALIR L'ADVERSAIRE

Durant pratiquement deux siècles à la suite de cet ouvrage, protestants et catholiques auront recours à

l'illustration satirique pour dénigrer leurs adversaires et tenter de rallier les laïques à leur cause. Cette guerre de l'image ne cessera de monter en puissance jusqu'aux guerres de religion, avant de connaître un apaisement au début du XVIII^e, puis un nouvel âge d'or avec l'essor du dessin de presse au XIX^e siècle, dont l'une des dernières manifestations fut le remous causé par l'affaire des caricatures de Mahomet en 2005 (*lire ci-contre*).

PROTESTANTS PROLIQUES

A travers une quarantaine d'objets issus de collections suisses et européennes, dont certains présentés pour la première fois au public, l'exposition «Enfer ou paradis : aux sources de la caricature (16^e-18^e siècles)», à voir dès le 16 octobre au Musée international de la Réforme, retrace cette histoire de l'image satirique au service d'un propos religieux. Après un prologue

consacré à la satire anticléricale médiévale, la première partie de l'exposition s'interroge sur le statut de l'image, objet d'adoration ou de destruction. La deuxième partie montre comment les protestants détournent les rituels catholiques et les ridiculisent par le biais de la satire. Enfin, la troisième partie évoque le passage vers la caricature au sens moderne, à travers des images s'attaquant à des individus particuliers et non plus seulement à une communauté adverse.

L'ensemble, principalement des gravures et des estampes, met en évidence la permanence des ressorts qui fondent la satire en image et la puissance de cet outil de propagande. «Le trait dominant est la violence, observe Frédéric Elsig, professeur d'histoire de l'art de la Faculté des lettres et commissaire de l'exposition. De ce point de vue, le XXI^e siècle n'a rien inventé. La stratégie

est la même: on salit l'adversaire en le comparant soit à un animal, pour souligner sa bassesse d'instinct, soit au démon. On joue sur la scatologie.» Et à ce jeu, les protestants se révèlent bien plus prolifiques et imaginatifs que les catholiques. Ce sont eux qui se placent en rupture et qui donnent le ton.

L'ARME FATALE

Rupture idéologique, mais aussi technologique. L'invention de la gravure et de l'estampe permet de reproduire à plusieurs centaines d'exemplaires des images qu'on se passe sous le manteau, vendues ou placardées sur la porte des églises, comme à Genève dans les années 1535-36. «C'est l'arme fatale, commente Frédéric Elsig. Dès le moment où la capacité de diffusion est démultipliée, l'image devient un outil de guerre. Il faudrait d'ailleurs concevoir un nouveau chapitre de cette histoire de

l'image satirique depuis l'avènement d'Internet.»

Difficile d'imaginer les zélés de la propagande religieuse du temps de la Réforme aux commandes du Web. Et pourtant nous n'en sommes pas très loin, dans le contexte mondialisé du XXI^e siècle. «La Réforme aurait-elle été possible sans la gravure et l'estampe, s'interroge Frédéric Elsig. C'est une question à débattre. Il est en tout cas intéressant de constater que d'autres types de réformes ont eu lieu au XIV^e et au début du XV^e siècle sans aboutir au même succès.»

**| DU 16 OCTOBRE 2013
AU 16 FÉVRIER 2014 |**

«Enfer ou paradis: aux sources de la caricature (16^e-18^e siècles)»
Musée international de la Réforme
4 rue du Cloître, Genève
www.musee-reforme.ch



BIO EXPRESS

Nom: Frédéric Elsig
Titre: Professeur associé au Département d'histoire de l'art et de musicologie, Faculté des Lettres.
Parcours: Doctorat ès Lettres de l'Université de Genève (2003). Bourse de la Fondation Sandoz (2008), professeur assistant (2009-2012). Professeur associé depuis 2012. Professeur invité à l'École pratique des hautes études, Paris (2012). Codirecteur de la maîtrise d'études avancées des Universités romandes en conservation du patrimoine et muséologie (depuis 2013).

Un programme de découvertes autour de la satire

Deux tableaux d'un peintre hollandais du début du XVIII^e siècle montrant Calvin et Luther en enfer, une peinture représentant une scène de bergerie troublée par des catholiques, une tête de pape qui, tournée à l'envers, se transforme en tête de fou, des monnaies, un plat de la collection Gandur affichant la prostituée de Babylone affublée d'une tiare pontificale, un exemplaire du *Passional Christi und Antichristi* de Luther...
Telles sont quelques-unes des œuvres marquantes de l'exposition «Enfer ou paradis: aux sources de la caricature (16^e-18^e siècles)» à voir dès le 16 octobre au Musée international de la Réforme (MIR).

Plusieurs événements viendront ponctuer la tenue de cette exposition:

- Des visites guidées de 12h30 à 13h30, les mardis (en français) et jeudis (en anglais).
- Une visite d'experts, en compagnie du comédien Gilles Privat et d'un expert du MIR (le 20 janvier).
- Des conférences: «Descente aux enfers: mode d'emploi», par Frédéric Elsig, professeur à l'UNIGE et commissaire de l'exposition, et Simona Sala, conservatrice du MIR (le 30 octobre); «La caricature d'hier à aujourd'hui ou l'humour encadré», table ronde avec Philippe Becquelin (alias Mix & Remix), Patrick Chappatte et Philippe Lardy (le 27 novembre); «Liberté d'expression et respect d'autrui: l'image en question», par Gilles Marchand, directeur de la RTS (le 5 février).
- Des ateliers pour enfants autour de la caricature animés par Zep, «Titeuf rencontre Calvin» (les mercredis 13 novembre et 8 janvier).
- Un carnet-découverte permettant aux enfants et familles de visiter l'exposition de manière ludique et pédagogique.
- L'Escalade au Musée, une visite guidée de l'exposition à la lampe de poche pour petits et grands (le 14 décembre).

«Un dessin est réussi lorsque les mots deviennent inutiles»

Dessinateur de presse, pour «Le Temps», l'«International Herald Tribune» et la «NZZ am Sonntag», Patrick Chappatte prendra part à une table ronde sur le thème de la caricature dans le cadre de l'exposition «Paradis ou enfer: aux sources de la caricature (16^e-18^e siècles)»

L'exposition du Musée international de la Réforme consacrée à l'image satirique montre comment celle-ci a joué un rôle de propagande dans la guerre opposant catholiques et protestants. Quel est aujourd'hui le rôle du dessinateur de presse?

Patrick Chappatte: Celui d'un chroniqueur éditorial à qui il revient de porter un regard critique sur l'actualité. Mais on attend aussi du dessinateur qu'il mette en image ce qui n'ose pas s'exprimer par les mots, qu'il teste les limites de ce qu'il est possible d'exprimer. Je ne pense pas que chez nous il y ait énormément de points de contention. Par contre, ce rôle est capital dans des sociétés qui dysfonctionnent en raison d'une dictature ou d'un conflit. Sous un régime totalitaire, les dessins circulent et développent, selon les régions et les cultures, tout un code pour se jouer de la censure et parvenir à confronter les puissants à leurs abus.

Le dessin permet-il une plus grande liberté?

Le message de l'image est fondamentalement ambigu. C'est ce qui fait sa force. Par ailleurs, et les jurisprudences le montrent, il y a une plus grande licence accordée aux satiristes d'image qu'aux journalistes qui écrivent. C'est le rôle de fou du roi.

La liberté de pensée n'est-elle pas menacée aussi dans nos sociétés démocratiques?

Bien entendu. Mais nous sommes moins soumis à la pression de nos rédactions en chef qu'à notre propre



Dessin: P. Chappatte, paru le 8 février 2006 dans l'«International Herald Tribune»

paresse, au conformisme ou à l'autocensure. Le dessinateur de presse doit avoir cette fonction de poil à gratter, sans toutefois tomber dans le propos gratuit et stérile.

L'affaire des caricatures de Mahomet, en 2005, a montré que la satire et la religion forment toujours un cocktail explosif...

Dans la confrontation entre l'Occident et l'islam, c'est précisément la provocation stérile qui prévaut. Nous sommes dans un dialogue de sourds. Le pire qui puisse arriver à un dessin, c'est de se retrouver malgré lui un objet de propagande au service d'un bord ou de l'autre. J'aimerais qu'on soit plus malin. C'est pour cela que, dans l'affaire des caricatures de Mahomet, j'ai soutenu la position des caricaturistes danois ayant refusé de répondre à la commande du journal *Jyllands-Posten* qui voulait faire une démonstration du droit d'expression en publiant ces caricatures. Leur argument était qu'on ne dicte pas à un dessinateur de presse ce qu'il doit faire.

Qu'est-ce que vous entendez par «être plus malin»?

On attend du dessinateur qu'il s'exprime avec force, mais il doit aussi avoir la capacité d'écouter et de comprendre, avant de décocher sa flèche. Tirer sans réfléchir, c'est se retrouver assez vite piégé, instrumentalisé. Je milite donc pour la provocation quand elle s'exprime depuis une position d'indépendance et d'intelligence. La liberté d'expression ne se défend pas en proclamant «j'ai le droit de tout dire et vous ne pourrez pas m'en empêcher». C'est dans le travail quotidien qu'elle doit faire la démonstration de sa capacité à apporter un contrepoint au discours dominant.

Est-ce que vous vous autocensurez parfois?

Tout le temps! Comme nous le faisons tous dès que nous sommes en société. Récemment, dans l'affaire Adeline, tout était réuni pour faire un dessin terrible, outrancier: une psychologue et un détenu dangereux, retenu dans un institut appelé du joli

nom de Pàquerette, qui s'en vont faire du cheval. Mais j'ai retenu mon plaisir, en essayant d'aller un cran au-delà en m'exprimant sur la récupération politique du drame. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, nous sommes constamment baignés dans un bruit de fond où dominent la satire, le second degré, voire le cynisme. Dans l'heure qui suit un événement important, une horde de gens s'en emparent pour faire de l'ironie sur Twitter. Nous sommes donc tenus d'aller plus loin.

Qu'est-ce qui fait un bon dessin de presse?

Ma recette consiste à maintenir un équilibre entre la légèreté de la forme, le côté marrant ou la trouvaille visuelle, et la profondeur du propos. Cet équilibre est aussi une tension qui sert à condenser l'essence d'un sujet avec toutes ses contradictions. Le dessin parvient à produire son effet lorsque le lecteur se dit: «C'est exactement ça!», lorsque la réflexion est comme court-circuitée et que les mots deviennent inutiles. ■